

LES DEUX ORPHELINES

PAR Adolphe D'ENNERY

QUATRIÈME PARTIE

De son côté, Henriette l'observait avec une anxiété que le chevalier de Vaudrey avait des préoccupations personnelles qui à son tour l'avaient dérangé. Il y avait déjà bien deux mois que Roger était parti pour se rendre en Amérique.

Et Mlle Gérard comptait les jours, sachant bien qu'on serait encore longtemps sans nouvelles des troupes que commandait le marquis de Lafayette.

Elle avait accepté cette séparation avec résignation.

Mais après la joie qui avait envahi son âme, à l'idée qu'elle serait unie à l'homme pour l'amour duquel elle avait tant souffert, elle éprouvait maintenant des inquiétudes nouvelles qu'elle dissimulait de son mieux quand elle se trouvait en présence de la comtesse et de Louise.

Seul, Picard, ce serviteur si dévoué à Roger, était au courant des inquiétudes et des tourments de la fiancée de son maître.

Quand il l'accompagnait le soir chez le docteur, et, ainsi qu'il en avait l'habitude, le brave valet, amenait la conversation sur l'expédition française qui faisait route pour le Nouveau-Monde.

Il était, disait-il, bien renseigné, ayant des amis au ministère de la marine. Il savait, par conséquent, toutes les nouvelles aussi tôt que le ministre lui-même.

Henriette l'écoutait émue, mais incrédule.

C'est que, malgré tous les efforts qu'il faisait pour rassurer Henriette, Picard n'était rien moins que tranquille. Il connaissait les dangers de la traversée qu'avait entreprise le chevalier de Vaudrey.

Ce qui le tourmentait surtout, c'était que dans une récente conversation qu'il avait eue avec l'huissier du cabinet du ministre de la marine, il avait appris que le petit corps d'armée du général de Lafayette courait grand risque de ne pas arriver à destination, n'étant convoyé que par deux petits bricks de guerre.

Picard s'était récrié contre ses suppositions pessimistes.

— Qu'il danger court donc l'expédition ? lui avait-il demandé.

De nombreux, mon ami Picard, crois-en mon expérience d'ancien marin.

L'huissier avait en effet la prétention d'être un vieux loup de mer ; et, chaque fois qu'il en trouvait l'occasion, il ne manquait pas de raconter ses nombreux exploits maritimes.

Aussi prenait-il des grands airs avec ce pauvre Picard qui, lui, en fait de navigation n'avait à son actif que la traversée de la Seine.

— Tu demandes quels dangers on court en mer ? dit l'huissier avec suffisance. Tu n'as jamais vu ça, c'est entendu ; mais tu aurais pu lire les livres

traitant de notre histoire maritime, des voyages de nos explorateurs célèbres, des hauts faits d'armes de nos marins tels que Duguay-Trouin, Jean-Bart et... et moi-même peut-être si une grave blessure ne m'avait forcé de quitter le service.

— C'est vrai, j'aurais pu lire tout ça, répondait Picard ; mais je ne serais pas plus fixé sur le genre de dangers que peut courir mon jeune maître.

— Les son multiples, mon ami Picard.

— Mais encore ?

— Ah ! si comme moi tu avais été un matelot... distingué, tu n'ignorerais pas ces choses là ! Aussi M. de La Pérouse, quand j'étais à son bord, avait-il grande confiance en moi.

Picard voyait poindre le récit ; il en prenait son parti, espérant qu'après avoir fait la narration d'exploits imaginaires, l'ancien marin voudrait bien lui donner les renseignements qu'il attendait de lui.

— Oui, continuait l'huissier, c'était le beau temps de la marine ; nous avions presque tous les jours, l'occasion d'enlever des prisonniers à ces marsoins d'Anglais. Leur avons coulé de ces navires, avec M. de Lapérouse ! Et quels abordages ! Il fallait nous voir, la hache au point, sauter sur le pont des navires anglais !... Rien ne nous résistait, maître Picard !

— Mais, insinuait le vieux valet, les dangers... les dangers ?

— Comment ? Tu ne trouves pas que nous on affrontons d'assez sérieux ? Est-ce donc un jeu d'enfant de sauter d'une vergue française sur une vergue anglaise, tandis que les soldats de marine nous canonnent de leurs canons ?

— Oui, j'en conviens, c'étaient là les dangers que vous couriez quand M. de

La Pérouse ordonnait le branle-bas de combat ! Mais M. le chevalier n'a pas cela à craindre.

— Tu crois ?

— Et se campant sur la hanche ?

— Je l'ai dit, Picard, que M. de Vaudrey courait des dangers multiples. Je ne retire pas un mot de ce que j'ai avancé. D'abord, rien n'est perdue comme la mer.

— Et ce qu'on prétend ?

— Tu peux l'en rapporter à ma grande expérience. Les fûts sont... redoutables terribles, et surtout... capricieux...

— C'est juste ; on dit changeant comme les fûts de la mer !

— Donc, maître Picard, les transports qui portent l'expédition peuvent rencontrer en route ce que, nous autres marins nous appelons des gros temps !

— Et qui n'a pas vu de naufrage ne peut se faire une idée du terrible moment que l'on passe sur un navire même le plus grand, quand la mer se met en fureur ! On dirait une coquille de noix dans le bassin d'Apollon, quand on fait jouer les grandes saix le vent des versilles.

— C'est juste ! c'est juste ! balbutiait le valet de confiance de M. de Linères. Les naufrages... c'est juste ! c'est juste... Je n'aurais pas pensé à ça, maître Picard. Et le pauvre homme, très ému, essuyait violemment son front.

— Mais si ce n'était que ça, reprénaît le narrateur, mais il y a bien autre chose.

— Ce ne encore, mon Dieu ?

— Les croisières !

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Ces diables d'Anglais pourchassent les navires ennemis... et ils considèrent comme tels tous les navires qui transportent les troupes qui vont combattre, avec Washington, pour l'indépendance

américaine.

— Vraiment ?

— Un grand nombre de négatives, corvettes et bricks anglais croisent dans l'Atlantique, afin de barrer la route aux navires fûtes par le marquis de Lafayette !

Le pauvre Picard écoutait maintenant en écarquillant des yeux écarés. Il ne pouvait plus douter de la véracité du récit qu'on lui faisait.

— Eh bien, reprénaît l'huissier, sont-ils assez multiples les dangers ? Oh ! si nous avais consultés, M. de La Pérouse et moi, avant de partir, votre jeune maître ne se serait probablement pas risqué dans une entreprise qui, de l'avis de nous tous, hommes compétents, ne peut aboutir qu'à un effroyable désastre...

— Un désastre... Mais en êtes-vous bien certain ?

— Ce n'est certain... Impossible, hélas d'en douter... C'est bien pour cela que Sa Majesté le roi Louis XVI, notre maître à tous, a d'abord voulu s'opposer à ce que des Français aillent se faire écharper par les Anglais, commandés par des chefs capables... Que voulez-vous que fassent contre tout cela des bandes indisciplinées, mal équipées et très insuffisamment armées !

— Si c'est certain, en somme, que des recrues qui ne tiendront pas longtemps contre l'armée anglaise aguerrie comme elle l'est... Voilà dans quel guêpier est allé se fourrer votre jeune maître. Et je ne vous ai dit qu'une partie des dangers qui pourront l'atteindre dans le cas où il échapperait aux croisières anglaises.

Et l'huissier ajoutait :

— C'est que, dans ce cas, les prisonniers ne sont pas considérés comme des soldats réguliers. On les traite ainsi que des pirates et on s'en débarrasse d'une façon tout à fait sommaire, sans leur faire l'honneur d'un jugement devant le conseil de guerre...

— Que me dites-vous là ?

— La vérité vraie, parbleu !... Ce que nous savons tous, nous autres marins ! Il n'y a que toi, maître Picard, pour ignorer qu'on pend les pirates au bout des vergues, ou les se balance jusqu'à ce que mort s'ensuive. Après quoi on déigne leur faire l'honneur de jeter leurs corps en pâture aux poissons !

On comprend que, renseigné de la sorte, Picard éprouvait quelque embarras à rassurer Henriette, et que tout en simulant la détente la plus parfaite, il était lui-même sur des charbons ardents en attendant d'avoir reçu des nouvelles de Roger.

Il n'en continuait pas moins à se rendre, le plus souvent possible, auprès de l'ancien compagnon d'armes de La Pérouse, et cela dans l'espoir qu'un jour ou l'autre il apprendrait quelque chose concernant l'expédition dont faisait partie le chevalier de Vaudrey.

Or, un jour, il arriva tout joyeux au moment d'accompagner Henriette et Louise qui se rendaient à la consultation du docteur Hébert.

— Bonne nouvelle... bonne nouvelle ! dit-il aux deux jeunes filles, dès qu'il fut seul avec elles dans la rue... Bonne nouvelle, mesdemoiselles !... Ah ! si vous m'en voyez tout gonflé de bonheur.

Et comme Louise et Henriette paraissaient tout étonnées de cette exubérance dans la joie que manifestait le vieux serviteur, celui-ci ajouta :

GUÉRISSEZ
votre
CORS AUX PIEDS
par le **Pommade du Maréchal**
Pharmacie DELARUE,
R. RICHARD, successeur, Place de
Liberté, ROUBAIX.

A LOUER
Rue de Béthune, Lille
(2.400 fr. net)
Deux vastes & superbes
MAGASINS
avec
APPARTEMENTS AU 1^{er}
S'adresser au Bureau de
journal.

ÉCOULEMENTS
récents ou anciens
Guérison rapide et assurée
par
L'injection Japonaise
Prix : 3 fr. franco mandat 3,55
Pharmacie A. Ferraille
283, rue de Paris, LILLE

IMPUISANCE
pertes séminales incontinence
de l'urine. Guérison assurée
par le **Sirop de Castille**
Prix 4 francs, envoi franco
contre mandat. Pharmacie
A. FERRAILLE, 283, rue de
Paris, 283, Lille.

LESSIVE PHENIX
se vend en paquets de
1, 5 & 10 kilogr.
500 & 250 grammes

ON DEMANDE
dans toutes les villes, un res-
présent sérieux pour affai-
res de publicité. Écrire E. K.
46, rue de la Fidélité, 10, Paris.

ON DEMANDE
commanditaire pour affaire de
tout repos. 5 000 francs garan-
tis. Intérêt et part de béné-
fice. Écrire E. K., 46 Poste
restante, Lille-Gare.

ON DEMANDE
pour Douai un jeune homme
actif pouvant occuper 2 à 3 h.
par jour d'une affaire facile ne
demandant pas de connaissances
spéciales. Écrire E. K., 46
Poste restante, Lille-Gare.

ON DEMANDE
un commanditaire intéressé
Pas d'intermédiaire. Écrire
FLAVIEN, 50, rue Condorcet,
Paris.

Vient de paraître pour
1901
ANNUAIRES
RAVET-ANCEAU

1. Nord et Pas-de-Calais	16 fr.
2. Nord	11
3. Arrondissement de Lille	8
4. Ville de Lille	3 50
5. Roubaix-Tourcoing	3 50
6. Ville d'Arras	2 50
7. Arrondissement d'Arras	1 25
8. — Cambrai	1 25
9. — Douai	1 25
10. — Valenciennes	1 25
11. — Lille	1 25
12. — Valenciennes	1 25
13. Arrondissement de Valenciennes	1 25
14. Annuaire de l'Expor- tation (Belgique)	16

Port en sus.
Envoi contre mandat-poste à la
direction, 53, rue Valenciennes, LILLE.

THÉ CHAMBARD
Agréable Purgatif
DEMANDEZ PARTOUT
CHOCOLAT
MENIER
Se méfier des Imitations

MAISON
M. FÉVRIER & C^{ie}
TAILLEURS
2 et 4, Grande-Rue — ROUBAIX — 2 et 4, Grande-Rue

Draperies Hautes Nouveautés
Vêtements Confectionnés et sur Mesure
Maison de Premier Ordre
et de **CONFIANCE**, ne livrant que des Articles
absolument garantis

16 SUCCURSALES

Se méfier
des contrefaçons
exiger le **VÉRITABLE**
ÉLIXIR TONIQUE
D'OUILLÉ
Antiglaireux

Préparé par le D^r Paul GAGE FILS, Pharmacien de 1^{re} Classe
Seul propriétaire de ce médicament, 9, rue de Grenelle-S^t-Germain, à PARIS

L'ÉLIXIR D'OUILLÉ est un des médicaments les plus économiques comme
Purgatif et comme Dépuratif. C'est le meilleur remède contre toutes les maladies
occasionnées par la bile et le sang.

Depuis plus de quatre-vingt ans, l'ÉLIXIR D'OUILLÉ est employé avec succès
contre les maladies du Foie, de la Rate, du Cœur, de l'Estomac, des Fibres
Pulmonaires et Prénatales, la Goutte, la Grève ou l'Influenza, des maladies de la
Peau et les Vers Intestinaux ; c'est le remède indispensable aux personnes fortes, et
tempérament sanguin. Il peut être administré à la plus tendre enfance et à la plus
extrême vieillesse, dans tous les cas, sans aucune espèce d'accident.
L'ÉLIXIR D'OUILLÉ est accompagné du **TRAITÉ DE L'ORIGINE DES BILLES**, du D^r GUILLE. Cette
brochure est adressée FRANCO à toute personne qui en fait la demande.

Prix en France, la Bouteille, 3 fr. 1/2. — Le 1/2 Bouteille, 2 fr. 50

SIROPS : EXTRAIT D'ÉLIXIR TONIQUE ANTIGLAIREUX du D^r GUILLE
Le Flacon, 3 fr. 50 — Le 1/2 Flacon, 2 fr.

Opétop à base de Europe d'un goût très agréable est le purgatif le plus facile à prendre sans aucun danger. — 53 Paris, 25

LA LOI MUNICIPALE DE 1884
suivie de la
Circularité adressée aux Préfets par M. WALDECK-ROUSSEAU
Ministre de l'Intérieur et des
Instructions Ministérielles relatives à l'Application de la Loi
du 5 Avril 1884

Un volume, 1,25 — Par poste, 1,50

LE MONITEUR
DE LA MODE
paraissant tous les Samedis
20 PAGES GRAND
LE PLUS ANCIEN ET LE PLUS ARTISTIQUE
DES JOURNAUX DE MODES

CONTIENT :

- PLUS DE MODÈLES NOUVEAUX
- PLUS DE TRAVAUX À LAIGUILLE
- PLUS DE LITTÉRATURE
- PLUS DE RECETTES DE CUISINE
- PLUS DE RENSEIGNEMENTS

QU'AUÇUN AUTRE

3 MOIS : 4 francs — UN AN : 14 francs
ÉDITION : contenant une Gravure coloriée et
un Patron découpé dans les 3^e, 3^e et 4^e N^{os} ; 5 fr. 50 — UN AN : 25 francs
AÉL GOUBAUD, Éditeur, 3, rue de la République

MAUX DE JAMBES
LÈS VARICOSES ou tumeurs varicéuses
VARICES, ULCÈRES
DÉMANGEAISONS
DARTRES, ECZÉMAS
et toutes maladies de peau
Des milliers de preuves de guérisons
complètes et radicales de cas désespérés
Soulagement immédiat par
EAU SOUVERAINE
du Docteur E. FAY, 10, rue de Valenciennes, Lille

POUDRE DE
VELOUTINE
CHARLES FAY
PARFUMEUR
8, Rue de la Paix
Paris

SAC SIMILE de la boîte contenant le vrai
poudre "VELOUTINE" inventée par CH. FAY.

INJECTION BOUTILLIER
Ce médicament, composé des antiseptiques les plus puissants,
guérit les écoulements anciens et la **GOUTTE MILITAIRE**.
Comme il ne contient aucun caustique, son emploi ne produit
aucun accident, contrairement à tous les préparations trop
puissantes amenant jamais la guérison. Les résultats heureux qu'il
a donnés depuis plus d'un demi-siècle dans toute la France prouvent
sa supériorité sur tout autre remède.

LE FLACON FRANCO PAR LA POSTE 3,75
Pharmacie BOUTILLIER
LILLE — 24, rue des Saules — LILLE

Les Médecins sont unanimes à reconnaître, après
essais, qu'un seul remède guérit réellement les
écoulements, Écoulements, Blennorrhagie et
toutes les maladies des voies urinaires chez l'homme
et la femme :

LES CAPSULES VERTES
Green Capsules du D^r BENDERS
ex-major des troupes coloniales anglaises
(inoffensives composées d'extraits d'herbes des tropiques)

Le DÉPURATIF du même docteur est souverain
contre les Vices du sang, les Maladies de la peau,
Eczéma, etc., et tous les accidents syphilitiques.

DÉPÔTS dans les pharmacies de MM. LECHEPES, Grand-
Place, à Lille; GERRHET, 15, rue du Chemin-de-fer, à Roubaix ;
VANNEVILLE, rue Saint-Jacques, à Tourcoing ; BLANCAERT,
à Wattrelos ; MONTAGNE, à Mouscron ; LEGAY, Grand-Place,
à Lens ; Vasseur, rue des Trilles, à Béthune ; SAINTYVE, rue Pa-
leur, à Henin-Liétard ; D'BERGUE, rue Lafayette, à Calais
Pour la Belgique : Pharmacie MAES, Grand-Place, à Mouscron.

Docteur MERLIER
148, Rue de Lannoy, ROUBAIX

Consultations gratuites tous les jours de 2 heures à
9 heures, pour maladies générales (Estomac, cœur,
poumon, etc.)
Mardis et Jendis, de 2 heures à 4 heures, consultations
spéciales de maladies de la peau et syphilitiques.
Les malades sont priés de prendre leur urine
avec eux et s'ils toussent, leurs crachats.
Vacation et révacation gratuite tous les
dimanches, de 10 heures à 11 heures.

Le Roi des Dépuratifs du Sang
la meilleure Pommade
contre les boutons, dartres, eczéma, glandes, clo-
ques varicelleuses, sont les médicaments du D^r
JACKSON, qu'on trouve dans les pharmacies et au
dépot général, pharmacie COUVEUR, 32, rue Neuve,
à ROUBAIX.
Envoi gratis, sur demande, des renseignements et
de la brochure.

MONSIEUR

PAR Paul SAUNIÈRE

DEUXIÈME PARTIE

LE SECRET D'OR

— Veux-tu le taire, imbécile ! dit le gentilhomme, si l'on t'entendait...
— Oh ! il n'y a pas de danger ! dit le domestique. Sans reproche, voilà bien un gros quart d'heure que je vous attends, et je suis sûr que personne ne vous a vus à nous épier.

— En bien, demanda celui que François appelait M. le baron, quel de nouveau ?

— Rien encore. Ainsi que je suis allé vous annoncer hier, M. le duc est parti ce matin.

— Pour quel endroit ?

— Personne ne le sait.

— Pour combien de temps ?

— Un mois au plus, a dit Mme la duchesse.

— Ah ! ceci du moins est bon à retenir. Maintenant, écoutez-moi...
En disant ces mots, le gentilhomme entraîna François sous les arbres et ils disparurent.

Brisot n'en revenait pas. Déjà, au moment où l'inconnu s'était

arrêté sous les arcades pour prendre un sifflet, le jeune clerc avait cru reconnaître la silhouette de M. de Pierre-Lisse. En abordant le gentilhomme, François l'avait appelé M. le baron.

Donc Brisot ne s'était pas trompé. Si même il avait pu conserver le moindre doute à cet égard, ce doute se serait immédiatement dissipé, car il avait entendu et reconnu la voix du baron de Pierre-Lisse.

Quelles relations pouvaient exister entre cet homme et le valet de M. de La Tournoye ? Quel intérêt avait-il à s'ingérer de ce qui se passait à l'hôtel, lui qui pouvait y entrer quand bon lui semblait ?

Brisot était fort intrigué.

Pendant qu'il cherchait le mot de cet énigme, le baron et François continuaient leur promenade et passaient devant l'arbre derrière lequel il se cachait.

Hien, disait le baron, demain j'irai faire moi-même une visite à la duchesse et je vérifierai si tout ce que tu m'as rapporté est exact.

Il s'éloignait de nouveau et le bruit de leurs voix s'éteignit dans les profondeurs de la place.

Quelques instants après, ils revinrent.

— Cela suffit pour l'instant, disait encore M. de Pierre-Lisse. Après-demain tu viendras chez moi, dès que ton service te le permettra. Je ne veux plus me montrer dans ces parages à pareille heure. Ma présence, si elle était remarquée, pourrait tout compromettre... Donc, après-demain je te donnerai mes dernières instructions.

À ces mots, le baron s'éloigna et se perdit bientôt dans l'obscurité, tandis que François rentrait à l'hôtel.

— Qu'est-ce que cela signifie ? se demandait Brisot. Que dois-je faire ? faut-il répéter à la duchesse ce que je viens d'entendre ?... Ne serait-ce pas lui causer inutilement une émotion dangereuse ?

Brisot était fort embarrassé.

Accuser un pareil homme lui paraissait très-délicat. D'ailleurs, l'accuser de quoi ? De s'occuper de ce qui se passait à l'hôtel ? C'était tout ce que pouvait faire le jeune clerc. Or, rien ne lui démontrait que ce fut dans un but perfide que le baron exerçait cette surveillance, sinon le soin extrême avec lequel il se cachait. Brisot n'était à même d'appuyer d'aucune autre preuve les soupçons qu'il avait conçus.

C'était bien peu !

Le jeune clerc préféra donc garder le silence. Seulement il se promit de ne pas perdre de vue M. de Pierre-Lisse. Malheureusement ses occupations ne lui laissaient qu'une liberté très-restreinte, puisqu'il passait chez M. Michel le plus clair de ses journées.

— Mais, se disait-il assez judicieusement, si le baron tente un mauvais coup, ce n'est pas pendant la journée qu'il l'exécutera.

En conséquence, il résolut de surveiller à son tour, pendant quelques soirées, les abords de la place Royale.

Il croyait agir sagement. Il ne savait rien des antécédents du gentilhomme.

S'il avait connu M. de Pierre-Lisse, il n'aurait certainement pas observé la même réserve.

Quant au baron, lorsqu'il tenait une proie, il la lâchait pas.

Il s'était promis qu'il tirerait profit, peu ou prou, des millions de M. de La Tournoye et que Marcelle lui appartendrait. C'est à ce double but qu'il

travaillait sans relâche.

Depuis huit jours déjà, la comtesse était en Normandie ; elle pouvait revenir d'un instant à l'autre ; l'important de ne pas attendre son retour.

La réponse négative que Marcelle avait faite à sa demande et que Lucien lui avait transmis ne le décourageait pas. À ses yeux, ce n'était pas un refus formel. La jeune fille avait sollicité un délai, mais elle n'avait pas dit non.

Le temps n'avait pas calmé l'ardeur de ses appétits. Il avait conservé des illusions sur ses avantages physiques et sur le prestige de son nom. Triompher des incertitudes de Marcelle lui semblait un jeu. Aussi entreprit-il de saisir la plus prochaine occasion pour se déclarer.

Ce fut dans cette intention qu'il se présenta le lendemain chez la duchesse. Raymonde était légèrement souffrante. Elle ne voulut pas cependant refuser de recevoir M. de Pierre-Lisse. En attendant qu'elle passât une robe, elle pria Marcelle d'aller tenir compagnie au baron.

La jeune fille se rendit au salon.

— Veuillez vous asseoir, monsieur, dit-elle au gentilhomme. Mme la duchesse ne vous demande que le temps d'achever sa toilette ; elle sera ici dans quelques instants.

— Bon ! pensa le baron. Voici l'occasion que j'attendais. Profitions-en.

Après avoir pris place sur le fauteuil que lui désignait Marcelle, il esquissa son sourire le plus mielleux.

— Je suis presque heureux de ce contre-temps, mademoiselle, répondit-il en mûrissant.

— Pourquoi ? demanda la jeune fille.

— Parce qu'il me permet enfin de vous parler à cœur ouvert.

— Je ne vous comprends pas, fit Marcelle avec un peu de hauteur.

— Je m'explique, mademoiselle, dit le baron.

Il toussa légèrement pour dissimuler son embarras.

— J'ai eu l'honneur, il y a quelques jours, de demander votre main à M. de La Tournoye, reprit-il.

— Eh bien ! ne vous a-t-il pas transmis ma réponse ? interrompit la jeune fille.

— Très fidèlement je suppose. Il m'a dit que vous désirez attendre le moment où vous seriez définitivement fixés sur votre nom et sur votre naissance. Est-ce bien cela ?

— En propres termes, oui, monsieur, dit vivement Marcelle. Aussi je ne vois pas pourquoi vous agitez de nouveau cette question.

— Il faut me pardonner, mademoiselle. Quand on aime, fit M. de Pierre-Lisse en posant la main sur son cœur et en levant les yeux au ciel, on ne recule pas ainsi devant le premier obstacle que l'on rencontre.

Marcelle eut un léger mouvement de dépit et se tourna vers la porte qui conduisait à une chambre voisine de la duchesse, comme pour hâter de ses vœux l'instant où Raymonde allait paraître.

— Votre réponse, continua le gentilhomme, n'est du reste qu'une réponse évasive. Je l'ai considérée comme un simple ajournement. Voilà pourquoi mon amour ne s'en est pas contenté et pourquoi j'ose espérer encore quelle n'aura pas à un refus.

— Vous vous trompez, monsieur, dit la jeune fille avec impatience.

— Permettez-moi d'achever, mademoiselle, reprit le baron. Remarquez que

je n'exige pas de vous une promesse formelle, mais un simple mot d'ajournement. Tout honnête homme a le droit de parler ainsi que je le fais à une honnête fille comme vous ne dépendez de personne, vous n'avez ni famille ni parents ; vous ne pouvez donc arguer d'aucun empêchement contre ce qui sera votre volonté. Des lors, sans rien préjurer de ce qu'un avenir prochain vous apprendra, n'aurez-vous pas plutôt les soustractions que j'enfure ? Parlez, mademoiselle, imposez-moi les plus pénibles sacrifices, soumettez-moi aux épreuves les plus impossibles, je suis de taille à tout braver, pour mériter de votre bouche un sourire, pour obtenir de vous la faveur de déposer sur cette main blanche et parfumée...

— En disant ces mots, le baron avait mis un genou en terre et s'était emparé de la main de Marcelle, sur laquelle il essaya de risquer un baiser.

La jeune fille, indignée, se leva d'un bond et dégagea sa main.

— Pardon, monsieur, dit-elle, toute frémissante encore de cette audace. Tout ce que pouvait dire un honnête homme à une honnête fille, j'ai eu la patience de l'écouter, malgré l'humiliation que me causait tant de hardiesse ; mais vous auriez tort de prendre ma complaisance pour de la faiblesse, ou mon silence pour un aveu. Je fais en vérité, que vous respectez libre de bien près. Répondez que vous osiez tout entreprendre contre celle que vous prétendez aimer si religieusement et à qui vous proposez votre nom.

— Excusez un moment d'entraînement... un geste irréfléchi... supplia M. de Pierre-Lisse, effrayé et tremblant d'être surpris par la duchesse.

(A suivre)